

PRÉFACE

Avec cet ouvrage Brigitte Émile-Zola invite son lecteur à feuilleter un album de famille. Ce sont des souvenirs qui s'accumulent ici, avec leur désordre, leurs ellipses, leur caractère lacunaire. C'est aussi un trésor intime dans lequel le lecteur peut puiser comme si lui étaient ouvertes les armoires de la maison de Brienne-le-Château, dans l'Aube, où l'auteur de ce livre range ses collections familiales : des documents inattendus en surgissent parfois, qui restituent le passé, livrent des fragments d'une histoire qu'on croyait pourtant connaître, mais qui, à chaque découverte, apparaît étrangement intacte, presque renouvelée.

L'œuvre de Zola n'est pas absente de ce récit autobiographique, bien sûr, mais elle n'en occupe pas le centre ; elle s'y trouve à l'arrière-plan, dessinée comme un horizon de lecture. En rédigeant ce texte, Brigitte Émile-Zola a surtout pensé à la façon dont elle devait se situer face à un héritage moral qu'elle assume avec gravité.

Très tôt, dès son jeune âge, un homme lui a insufflé ce devoir moral. Cet homme, c'est son grand-père, Jacques Émile-Zola, le fils de l'écrivain. C'est à cet homme qu'elle entend rendre hommage, en se tournant

vers lui, en lui disant à travers ces pages tout son amour, toute son affection. Entre elle et lui se dresse par instants la figure de son père, François Émile-Zola, dont elle a été brutalement séparée au début de son adolescence et qu'elle s'efforce de comprendre, à travers la succession des événements de l'existence.

Toute une généalogie s'ébauche ici. Et une interrogation revient constamment. Elle porte sur ce qui a constitué l'origine familiale, un siècle plus tôt – cette déchirure qui a marqué la vie d'Émile Zola, partagé entre deux femmes qu'il a également aimées et entre lesquelles il n'a pas voulu choisir : Alexandrine, son épouse légitime ; et Jeanne Rozerot, celle qui lui a donné ses deux enfants, Denise et Jacques, nés en 1889 et 1891.

Le livre de Brigitte Émile-Zola ne peut réparer cette fracture. Mais il tente au moins de retrouver la force de la passion amoureuse qui a uni Zola et Jeanne, en donnant la parole au fils de Jeanne, Jacques, seul témoin capable de donner accès à ce passé disparu.

De Jacques, cet album de famille nous propose différentes images : celle du grand-père affectueux, que met en scène le récit des étés à Brienne ; celle du médecin et de l'humaniste, que permettent de saisir les témoignages rassemblés au moment de sa mort, en 1963 ; et, en dernier lieu, celle de l'enfant, que nous livre cette étonnante correspondance des années 1892-1899, dont les textes sont reproduits en fac-similé, pp. 155 à 163.

L'hommage de 1963 éclaire la fin d'une existence. Il rappelle la grande générosité intellectuelle de celui qui a su accueillir dans son appartement de la rue Pigalle, après la Seconde Guerre mondiale, toute une génération de chercheurs avides de redécouvrir l'œuvre de son père, et qu'il a soutenus par ses conseils ou ses encouragements. La correspondance des années 1890 nous montre, au contraire, comment cette existence s'est forgée ; de quelles sources, morales et affectives, elle s'est nourrie.

Jacques est âgé d'un peu plus d'un an lorsque son père lui écrit pour la première fois, le 31 décembre 1892, à l'occasion du nouvel an. Cette première lettre constitue comme un prologue. Envisageant l'avenir avec

une certaine gravité, Zola, d'emblée, instaure avec son fils un mode de relation qui sera constamment guidé par la volonté de faire appel à son sens de la responsabilité : « *Voilà que tu pousses comme un gaillard, et tu vas être l'homme bientôt, tu auras plus tard à protéger ta mère et ta sœur. Je ne puis encore te recommander d'être bien sage, car tu ne sais pas encore qu'il faut être sage. Mais cela viendra, et tu seras très sage, tu apprendras bien tes leçons, tu voudras faire la joie de ta mère. Peut-être un jour auras-tu à la consoler, et c'est à toi que je la confierais, si je parlais.* » Ces phrases, Jacques est incapable de les lire, bien entendu : Jeanne est chargée de lui en donner connaissance, comme elle le fera pour la lettre qui suit, écrite dans les mêmes circonstances, le 31 décembre 1893. La correspondance de Jacques avec son père ne commencera véritablement qu'à la fin de l'année 1896, avec cette étonnante lettre calligramme, reproduite p. 128, dans laquelle Zola joue avec son fils, qui apprend à écrire, en composant à son attention le dessin d'un abécédaire.

Les douze lettres qui suivent appartiennent toutes à la période de l'exil du romancier en Angleterre. Elles ont été écrites entre octobre 1898 et mai 1899. Après avoir passé un mois auprès de Zola, dans la région de Londres, Jeanne est rentrée à Paris, accompagnée de ses enfants. Ces derniers doivent poursuivre leurs études. Denise fréquente un établissement privé. Quant à Jacques, alors âgé de sept ans, il entre au lycée Condorcet, où il commence sa scolarité, dans les classes primaires. D'abord admis en classe de neuvième, il doit être inscrit en classe de dixième, car il éprouve des difficultés à suivre. Mais ses résultats scolaires iront s'améliorant. Inquiet, Zola suit les progrès de son fils avec la plus grande attention, mêlant encouragements et admonestations, tandis qu'on devine à l'arrière-plan — dans cette scène familiale qui se joue à distance — une Jeanne plus accommodante, s'efforçant d'adoucir la sévérité paternelle.

Ces lettres permettent de mieux comprendre quel père Zola s'est montré vis-à-vis de ses enfants. S'il a pu apparaître quelquefois sous un jour rigoureux, ce père a toujours été très proche d'eux, les englobant avec leur mère dans un même sentiment d'adoration absolue. Alors que

la fin de l'exil se dessine, il évoque avec bonheur les « *belles promenades à bicyclette* » que tous feront bientôt, autour de Verneuil, où Jeanne habite, à quelques kilomètres de la demeure de Médan. Et il ajoute, comme pour célébrer l'harmonie d'un monde qui serait enfin délivré des mensonges et des faux-fuyants : « *Nous serons si beaux, en revenant par le bois de Verneuil, que les oiseaux feront de la musique sur notre passage.* »

Le récit des étés à Brienne conduit le lecteur vers la lumineuse figure de Jeanne. Il ne nous reste aujourd'hui de Jeanne Rozerot que quelques traces fugitives : ces souvenirs, précieux, que ce livre rassemble ; les lettres adressées par Zola à Jeanne entre 1892 et 1902¹ ; ou ce que rapportent, dans leur nudité, les documents d'état civil.

Essayons, dans le cadre de cette préface, de retracer rapidement sa destinée.

Jeanne-Sophie-Adèle Rozerot, est née le 14 avril 1867 à Rouvres-sous-Meilly dans un petit village du département de la Côte-d'Or, situé près de Pouilly-en-Auxois. Tout autour, les agglomérations de Créancey, Arconcey ou Chazilly délimitent l'espace restreint dans lequel s'est déroulée son enfance. Son père, Philibert Rozerot, est un « manouvrier », un ouvrier agricole qui gagne péniblement son existence. Une rupture intervient en 1882, lorsqu'elle quitte la Bourgogne pour la région parisienne. Elle part avec sa sœur, Cécile, plus âgée qu'elle de deux années. Une tante, boulangère à Courbevoie, a accepté d'accueillir les deux jeunes filles. Jeanne apprendra les métiers de lingère et de brodeuse dans un atelier parisien. Quant à Cécile, elle travaillera dans la boulangerie de sa tante. Elle épousera bientôt un commis boulanger, et s'installera avec lui à Paris.

Pourquoi ont-elles fui la Bourgogne ? Deux raisons les ont poussées. La première, banale, est celle de la pauvreté, l'impossibilité de vivre sur une terre qui ne peut nourrir tous ses habitants. La deuxième raison tient au contexte familial. Adèle Permann, la mère de Jeanne et de Cé-

1. Émile Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, édition établie, présentée et annotée par Brigitte Émile-Zola et Alain Pagès, Paris, Gallimard, 2004, 400 p.

cile, est morte en 1870, à l'âge de vingt-six ans. Philibert Rozerot s'est remarié peu après. Cécile et Jeanne, qui ne s'entendent guère avec leur belle-mère, ont fini par ne plus être acceptées dans le nouveau foyer, où très vite sont nés d'autres enfants.

Rouvres n'a donc rien d'un paradis protégé. C'est un lieu que l'on peut abandonner, à quinze ans. Mais il y a quelque chose de volontaire chez Jeanne, comme chez Cécile. Le désir d'accomplir une destinée. Cette volonté peut être décelée dans un acte essentiel, que nous livrent en creux les documents d'état civil : un changement de prénom.

Petite fille, Jeanne-Sophie-Adèle était connue à Rouvres sous le prénom de « Sophie », que l'usage familial lui avait attribué, tandis que sa sœur aînée était appelée « Cécile ». Mais à Paris, elle s'appellera « Jeanne », désormais, reléguant « Sophie » dans son passé bourguignon. Ce sera son prénom pour l'histoire littéraire – dans laquelle elle va entrer en faisant la connaissance de Zola, au printemps de l'année 1888.

Ce changement d'identité rapproche son destin de celui d'Alexandrine Zola. Jeune femme, celle-ci s'appelait « Gabrielle », et elle a adopté le prénom d'« Alexandrine » en devenant la compagne de Zola. D'autres points communs doivent être soulignés : une enfance marquée par la pauvreté ou les drames familiaux ; et la nécessité d'affronter très tôt les réalités de l'existence avec l'apprentissage d'un métier.

L'arrivée de Jeanne à Médan, au printemps de l'année 1888, concerne d'abord Alexandrine. Dans cette jeune fille qu'elle engage comme lingère, celle-ci retrouve des échos de son propre passé. Elle se sent proche d'elle. Elle l'invite à la suivre, avec son mari, quand le couple part pour des vacances à Royan, à la fin du mois d'août 1888. Et c'est le long des plages de Royan, vers la mi-septembre, que Zola déclarera son amour à celle que le destin a placée à ses côtés.

Jeanne s'est une seconde fois métamorphosée, en décembre 1888, lorsqu'elle s'est unie à l'homme dont elle a accepté l'amour. Est-elle devenue la « maîtresse » de Zola ? Le terme serait impropre. Il traduit une vision sociale qui juge les choses d'un point de vue extérieur. Pour Zola, qui se refuse à se séparer d'Alexandrine, elle sera cependant, sans ré-

serve aucune, sa « femme ». Les deux cents lettres qu'il lui a écrites entre 1892 et 1902 le montrent d'une manière surprenante. Si certains de ces textes commencent par « chère Jeanne », ou « ma Jeanne adorée », le plus souvent, ils s'ouvrent sur ces mots, régulièrement repris : « chère femme », « chère femme bien-aimée », « chère femme adorée ». Impossible sous une forme légale, le mariage s'accomplit ainsi dans l'imaginaire du couple, par la répétition de ces formules liminaires.

Dans cette correspondance, très vite, l'amante s'efface devant la mère. Certes, Zola a aimé Jeanne avec passion, et leur correspondance le rappelle à chacune de ses pages. Mais une tonalité domine, qui célèbre, avant tout, en Jeanne la mère de Denise et de Jacques. La jeune femme n'est jamais dissociée de ses enfants. Zola englobe ces trois êtres dans une même vision, une même affection, dont il module l'expression d'une lettre à l'autre. La différence d'âge qui le sépare de Jeanne (vingt-sept années) fait qu'il perçoit cette dernière comme sa fille, sa « grande fille ». Face à elle, il se pose en éducateur. Il lui donne des conseils. Il la nourrit de son amour, en père, autant qu'en amant. Et il lui arrive parfois de mettre Jeanne presque sur le même plan que Denise, comme dans cette lettre du 5 juillet 1893 : « *Il me semble que ma fille aînée, ma grande Jeanne, est un peu paresseuse, autant peut-être que la cadette, Denise, qui apprend si mal ses lettres.* »

Cette différence d'âge ne constitue pas un obstacle, toutefois. Zola, comme on le sait, en célèbre l'idée avec lyrisme dans *Le Docteur Pascal*, en s'appuyant sur les modèles bibliques que lui offrent les unions mythiques de David et d'Abigaïl ou de Booz et de Ruth. Elle est sans doute acceptée des deux côtés, pour des raisons qui tiennent en particulier aux structures familiales, de part et d'autre. Un écart de vingt-quatre années séparait François Zola et Émilie Aubert, la mère du romancier ; et l'on trouve, pareillement, une différence de douze années entre Philibert Rozerot et Adèle Permann.

Ces lettres sont le plus souvent motivées par des moments de crise ou d'incertitude. Le combat de l'affaire Dreyfus et le drame de l'exil y occupent une place importante. C'est pourquoi, à côté de l'expression amou-

reuse, le langage de la plainte s'y fait souvent entendre. Mais ce n'est pas Jeanne qui est naturellement portée à regretter sa solitude, alors qu'elle serait largement en droit de le faire. C'est Zola, au contraire, qui se présente en être gémissant, hypocondriaque, soumis à de régulières crises, morales et physiques.

Que l'on songe, par exemple, au contenu de la dédicace manuscrite écrite en tête du *Docteur Pascal*, et que Brigitte Émile-Zola commente dans son récit autobiographique (p. 54) : « À ma bien-aimée Jeanne, — à ma Clotilde, qui m'a donné le royal festin de sa jeunesse et qui m'a rendu mes trente ans, en me faisant le cadeau de ma Denise et de mon Jacques, les deux chers enfants pour qui j'ai écrit ce livre, afin qu'ils sachent, en le lisant un jour, combien j'ai adoré leur mère et de quelle respectueuse tendresse ils devront lui payer plus tard le bonheur dont elle m'a consolé, dans mes grands chagrins. » La chute ne peut manquer de surprendre : « le bonheur dont elle m'a consolé, dans mes grands chagrins ». Aucune formule ne peut mieux résumer cette étonnante relation amoureuse où « les chagrins » ont constamment accompagné les moments de bonheur. Voilà donc la jeune femme, face à l'écrivain, dans une relation qui devient maternelle. Tour à tour, elle occupe ainsi la place de la fille, modélisée par l'éducation qu'elle reçoit, et celle de la mère, luttant avec courage contre les difficultés de l'existence, apportant tout le réconfort dont elle est capable.

Dans cette incertaine répartition des rôles, Jeanne aura au moins gagné une présence littéraire. Poursuivant dans l'écriture un sentiment amoureux que la vie lui interdit de réaliser pleinement, Zola lui rend, en effet, un hommage constant dans la dernière partie de son œuvre. Les qualités physiques et morales de celle qu'il aime se retrouvent, disséminées, dans les portraits des héroïnes conquérantes qu'il imagine à partir de 1890, passant avec aisance de la grâce virginale à la plénitude de la maternité comblée.

Physiquement, Jeanne ressemble à la Clotilde du *Docteur Pascal* : elle est « très grande, la taille mince, la gorge menue, le corps souple, de cette souplesse allongée des divines figures de la Renaissance ». Elle fait

penser à la Benedetta qui est décrite dans *Rome*, « avec ses cheveux si lourds et si bruns, sa peau si blanche, d'une blancheur d'ivoire ». Son caractère la rapproche de Marie, l'héroïne de *Paris*, dont « le pur front d'intelligence, le nez de finesse, les yeux de gaieté » prennent « une vie intense », tandis que « le bas un peu lourd de la physionomie, les lèvres charnues, le menton grave » disent « sa tranquille bonté ». On la retrouve aussi dans la Marianne de *Fécondité* ou dans la Josine de *Travail* — mères épanouies, toujours gaies, acceptant avec entrain la diversité des tâches de l'existence.

Mais il faut la chercher aussi dans les personnages qui, dans l'œuvre du romancier, ont anticipé sur son existence, en autorisant, en quelque sorte, la rencontre qui se produira plus tard. En 1888, Jeanne peut incarner, aux yeux de Zola, la Denise, gaie et courageuse, qu'il a imaginée, quelques années auparavant, dans *Au Bonheur des Dames* (c'est pourquoi leur premier enfant se prénommera Denise). Plus profondément encore, son destin rejoint celui d'Angélique, la brodeuse du *Rêve*, qui surgit au sein des *Rougon-Macquart* quelques mois à peine avant que la jeune lingère ne pénètre dans la demeure de Médan : comme son modèle romanesque, Jeanne, séparée de son milieu originel, plongée dans un monde nouveau, sera occupée aux tâches silencieuses de la couture et de la broderie, avant de découvrir la passion amoureuse.

Qu'on nous permette de terminer en évoquant une dernière scène, empruntée à l'histoire des amours de Zola et de Jeanne, telles qu'elles se sont déroulées au cours de l'été 1893. Le romancier est alors enfermé dans sa demeure de Médan. Sa compagne vit avec ses enfants de l'autre côté de la Seine, dans une petite maison, située à Cheverchemont. Mais il ne peut les rejoindre, à cause de la présence d'Alexandrine. La seule liberté qui lui reste est de se poster sur la balcon de son cabinet de travail, et, à l'aide d'une longue-vue, de tenter d'apercevoir au loin ceux qu'il aime. Les lettres règlent les rendez-vous. À l'heure dite, Jeanne doit se poster à sa fenêtre, soulever ses enfants dans ses bras. Certains rendez-vous échouent, par incompréhension, ou à cause de conditions atmos-

phériques défavorables. D'autres réussissent, apportant au couple une joie ineffable. Pour fixer ces rares moments de bonheur, Zola décide de faire réaliser par un peintre un tableau qui sera comme le résumé de toutes leurs tentatives. Il l'annonce à Jeanne dans une lettre datée du 13 juillet 1893: « *Chère femme adorée, je suis rentré hier dans mon trou, et je vous ai très bien vus à midi. Quand je ferme les yeux, je la revois toujours, votre chère maison; et, cette nuit, je pensais que je voudrais avoir une photographie de vous trois, à cette fenêtre, où vous m'apparaissez de si loin. Cela me cause une si grosse émotion, pleine de douceur, chaque fois que je vous attends et que vous vous montrez: toi fine et grande, avec mon petit Jacques dans les bras, et ma petite Denise, si petite et si gentille, à côté de toi. Je trouve cette apparition si douce, si douce, que je voudrais en perpétuer le souvenir dans une image, et il faut que j'y songe, il faut que j'aie votre portrait à tous les trois, à cette fenêtre lointaine, où tant de fois je vous ai guettés. Rien n'est plus charmant ni plus triste, dans l'histoire de nos douloureuses et délicieuses amours, que ces mois d'été que nous passons loin les uns des autres, et où je ne peux que vous entrevoir pendant quelques minutes, à une lieue. »*

Ce tableau a été conservé; on peut le contempler aujourd'hui au Musée de Médan. Il représente Jeanne, en pleine lumière, vêtue d'habits blancs, entourée de ses deux enfants, le regard dirigé vers le ciel. La scène, d'essence religieuse, semble figurer une sainte famille.

Le récit autobiographique de Brigitte Émile-Zola est issu de cette image radieuse. Aux étés de Médan, empreints de la mélancolie de ces « douloureuses et délicieuses amours », font écho les étés de Brienne, dont le souvenir est lié au soleil aveuglant de la Champagne crayeuse.

Alain PAGÈS.